

CLAUDE ROUX

L'auberge de la mort



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 114

L'auberge de la mort

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 524 : version 1.0

L'auberge de la mort

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Le public des campagnes étant par nature assez froid, le promoteur avait envoyé quatre lutteuses formant deux équipes pour livrer un match encore plus excitant.

Pour la circonstance, Diane se trouvait donc accouplée avec une forte fille du lac Saint-Jean aux épaules massives et aux mains comme des battoirs. La fille avait choisi comme nom Attila, et bien qu'ordinairement, il désigna un homme, il s'appliqua assez bien à cet athlète de six pieds, qui faisait osciller la balance près du cent-soixante-dix et qui se mouvait dans l'arène avec la pesanteur d'un pachyderme.

Ce fut la salle du conseil qui fut transformée en « forum » ce soir-là et plus de six cents spectateurs vinrent assister à l'engagement.

Tout de suite, il y eut une sélection et Diane trouva comme adversaire Mary, une longue fille

décharnée, originaire de l'Angleterre et qui avait la force d'un cheval.

Mary jouait toujours le tout pour le tout et du moment qu'elle put mettre la main sur l'épaule de Diane elle oublia qu'elle avait jaser amicalement avec elle dans le train qui les avait amenés de Montréal à Saint-Armand.

Diane se sentit soulever de terre, projeter contre les câbles. Au retour, elle fut accueillie par un coup de paume qui lui secoua la tête et l'envoya choir au canevras, les yeux remplis d'étoiles.

Elle essaya de se relever pourtant et un genou appliqué rudement contre son ventre la priva du peu d'oxygène qu'avaient conservé ses poumons et l'envoya rechuter contre la toile plus grise que blanche.

Dans l'autre coin, Attila était en train d'aplatir son adversaire comme une crêpe.

Mary plongeait de nouveau sur Diane. Diane roula sur elle même et le bruit sec que fit la tête de Mary contre le poteau du ring l'emplit de joie.

Dans la salle, les assistants rugissaient, le combat étant à son paroxysme.

Diane fut debout avant Mary. Elle comprit que la minute qui lui était ainsi offerte était la plus capitale et qu'elle allait décider de l'issue.

Mary, debout, goûta à une semelle qui la fit verdir tandis qu'un tintamarre annonçait que Attila venait de passer sa rivale par-dessus les câbles.

Diane, ne voulant demeurer en reste vis-à-vis sa partenaire, se jeta donc avec furie contre Mary qui récupérait mal du coup porté à son ventre. Une savate bien appliquée désarticula la fille de l'Empire qui roula au plancher. Diane se laissa tomber à califourchon sur son ventre et lui colla prestement les épaules en réclamant de l'œil le verdict de l'arbitre.

Celui-ci leva le bras. Comme l'adversaire d'Attila n'osait affronter de nouveau celle qui l'avait envoyée planer par-dessus les câbles, l'équipe de Diane fut jugée la gagnante.

Grande ovation de la part du public satisfait.

Diane quitta sa posture sur l'abdomen de Mary, se glissa entre les câbles et se dirigea vivement vers la petite loge qui avait été construite pour l'usage des lutteuses.

– Michel ! s'exclama-t-elle en voyant le journaliste appuyé au chambranle de la porte. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venu te chercher, j'ai pensé que tu n'aimerais pas entrer à Montréal par le train.

– Tu es un amour !

– Louise m'avait dit que ta Buick était au garage.

– J'ai faim ! Tu m'amènes manger ?

– Je veux bien, fit Michel, mais il faudra que tu me découvres un restaurant.

– Il n'y en a pas ici ?

– Il y en a un mais on ne sert que des hot-dogs.

Diane grimaça. Elle avait faim.

– Demande à quelqu'un, dit-elle. Débrouille-toi, trouve quelque chose. Je passe me changer.

Dupuis apprécia les formes pleines de la lutteuse et murmura :

– Dommage qu'on ne soit pas en été, je t'amènerais comme ça. La sensation que tu créerais !

– Ouais ! D'ici là, trouve-moi donc une place pour manger.

Diane pénétra dans la loge, envoya rouler son maillot dans un angle et demanda à Attila qui était dans le costume d'Ève de l'asperger car l'installation ne comportait pas de douche. Attila attendit une minute et lui versa un seau d'eau glacée sur la tête.

– Brr ! fit Diane en se faisant plus petite.

– Tu veux que je te frictionne ?

– Non, non. Donne-moi la serviette.

Diane se frotta jusqu'à ce que sa peau prenne la couleur des chairs délicates, passa un caleçon, son slip, puis une jupe de costume.

Mary entra dans la loge. Elle eut un regard furieux pour Attila :

- Tu sais que Raymonde est à l’infirmerie.
- Ça me fait de la peine, répondit la géante.
- Toi puis Diane, vous êtes une jolie paire de tueuses.

Diane haussa les épaules. Mary la sanguinaire, se dit-elle en songeant au coup de paume qu’elle avait mangé sur le nez.

– Ce n’est que partie remise, continua Mary sourdement. Diane, t’es mieux de barder ta culotte de fer pour la prochaine fois car je vais te faire faire le tour du ring à coups de pieds. Tu m’entends ?

– Des fois que tu voudrais essayer tout de suite ?

– Laisse tomber, dit Attila en s’approchant de Mary.

– J’ai dit pour la prochaine fois...

– Je vais attendre avec de la joie dans le cœur, répondit Diane, car je me suis juré que je t’assoierais sur un des poteaux du ring. Elle avait fini. Elle quitta la loge. Michel l’attendait.

– Il y a une auberge à douze milles d’ici.

– Je me demande si je vais pouvoir endurer jusque-là.

– Une fille en amour est sensée vivre de ça puis d’eau fraîche ?

– Quant à ça...

Diane était heureuse depuis que Michel était guéri de Louise, sa secrétaire au journal. Ses affaires sentimentales allaient à merveille et pour le moment les bras du journaliste mettaient ses complexes en déroute.

Ils firent le trajet en silence. La nuit était belle et froide. Diane qui, malgré l’eau glacée, se sentait lasse avait laissé rouler sa tête sur l’épaule de son compagnon.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Diane ouvrit les yeux.

– Quoi, qu’est-ce qu’il y a ?

Elle vit l’auto rangée sur le bord de la route. Une Chevrolet noire de vieux modèle.

– J’arrête, dit Michel, On sait jamais. Y a

peut-être quelqu'un de mal pris.

Diane sortit de la voiture également. Michel qui avait hâté le pas et qu'un simple coup d'œil apparemment avait réussi à convaincre, revint vers elle pour dire :

– Il y a un mort là-dedans.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Il a dû se fracasser la tête sur le tableau de bord. Approche pas, il n'est pas beau à voir !

– Un accident ?

– Je suppose.

Mais la Chevrolet était rangée dans l'accotement, comme si le conducteur avait arrêté ; il n'y avait aucune piste de pneus dans la neige. Dupuis qui fit le tour de la voiture constata que la carrosserie était impeccable.

– Je comprends pas... L'auto n'est pas entrée en collision avec une autre.

– À moins qu'elle ait dérapé ?

– Mais non... Les traces indiquent tout simplement que le chauffeur a arrêté. Et puis

même si elle avait dérapé, il aurait fallu qu'elle cogne sur quelque chose pour que l'automobiliste s'ouvre le crâne sur le tableau de bord. Il n'y a pas eu d'accident.

– Alors ?

– Je ne vois pas autre chose qu'un meurtre.

– Seigneur !

– Il faut téléphoner à la police.

– Je suppose que nous ne sommes pas loin de l'auberge ?

– À un mille à peine. Vas-y Diane, moi je reste.

– Par ce froid ? Et puis, il recommence à neiger. Je peux mettre deux heures avant de revenir avec la sûreté. Qui est-ce qui va passer dans ce petit chemin à cette heure-ci ? Viens avec moi.

Michel accepta sans se faire prier.

Ils arrivèrent à l'auberge quelque dix minutes plus tard. C'était une simple construction de trois étages, en bois peint, qui portait le nom

d'Auberge Gertrude.

Diane et Michel entrèrent pour assister à un spectacle étonnant.

II

Pour le profit de personne, une danseuse en attirail rutilant se mettait à nue, secondée dans son effeuillage par un vieil homme qui grattait une guitare grinçante.

Elle était montée sur une scène minuscule et presque à chaque mouvement elle devait s'appuyer au mur car elle était ivre-morte. Le guitariste lui tournait le dos et ses yeux regardaient le mur avec insistance.

Il aperçut Diane et Michel, s'arrêta puis reprit l'exécution d'une mélodie qui pouvait être une vieille romance italienne.

Il était italien d'ailleurs, ça se voyait à un mille.

La danseuse, qui avait également vu les arrivants, ébaucha un sourire et continua son numéro.

Il était à présent destiné à Michel, et Diane, écoeurée par un geste que venait de faire la fille, demanda d'une voix perçante :

– Y a personne ici ?

– Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

Une femme, dans la quarantaine, droite et maigre, avec des seins comme des citrons, s'approchait.

– Vous voulez une chambre ?

– Non. Je voudrais me servir du téléphone.

– Venez avec moi.

Diane la suivit dans le hall. La femme lui désigna l'appareil.

– Je voudrais être mis en communication avec le chef de police de Saint-Armand, demanda-t-elle.

– Un instant, mademoiselle.

Après dix minutes qui parurent une éternité, une voix ensommeillée lui demanda :

– Allô ? Oui. Qu'est-ce que c'est ?

– Je voudrais rapporter un meurtre.

– Un quoi !

– Vous m’avez parfaitement entendu. Sur le chemin qui mène à l’auberge Gertrude. À un mille de distance.

– Vous vous moqueriez pas de moi par hasard ?

– Pas du tout. Je suis à l’auberge dans le moment. Je vous attendrai.

– Pourquoi dites-vous un meurtre ?

– Mais parce que c’en est un. Le type est dans sa voiture, il a le crâne ouvert.

– Mais ça peut être un accident.

– Pas du tout. Enfin, vous jugerez par vous-même.

– Allons bon, je vais être obligé de sortir par ce temps de chien, fit le policier de sa voix maussade. Bougez pas de là. J’irai vous voir.

– Entendu.

Diane accrocha, revint auprès de Michel. La danseuse était nue à présent et donnait un

spectacle d'une telle écœuranterie que Diane cria :

– Arrêtez-moi ça ! Je n'ai jamais rien vu...

– De quoi vous mêlez-vous ? fit une voix mâle derrière elle.

L'homme devait avoir près de cinquante ans. Il avait les cheveux gris et les yeux bleus.

– Vous n'avez pas le droit de la laisser faire comme ça...

– Nous sommes entre amis ici, je vous demande encore une fois de quoi vous vous mêlez !

Michel, très intéressé par l'exhibition, déclara à Diane.

– Laisse donc faire, c'est très intéressant.

– Peut-être que le chef de police de Saint-Armand ne dira pas la même chose ?

– Lucien ? C'est un ami. Il connaît bien Odile, Il sait bien qu'il faut la laisser faire...

– La laisser faire !

– Eh oui... puisqu'elle est malade.

– Je ne comprends pas.

– Mais c’est bien simple. Odile était, autrefois, une diseuse très en demande. Depuis qu’elle a perdu la voix. Elle est devenue muette ; cancer de gorge, enrayé par une opération mais qui l’a privée de ses cordes vocales. Elle s’est jetée dans la danse et sur la bouteille.

– C’est une strip-teaser ?

– Oui. Elle ne travaille que l’été car elle n’est pas bien forte. D’ailleurs son cancer peut la reprendre d’un jour à l’autre. Elle boit, elle danse. Ça lui fait oublier qu’elle ne chante plus et qu’elle mourra probablement dans cinq ou six ans. Quand il y a des clients, on lui cache sa bouteille et elle réussit à faire un numéro pas trop... osé. Mais quand nous sommes seuls nous la laissons faire.

– Nous ?

– Je suis son mari.

– Ah !

Odile était tombée sur la scène et restait assise, les yeux fixes, le visage abruti. Le guitariste

jouait et il était évident qu'il ne participait pas au numéro de la fille et que, par sa guitare, il rejoignait un monde de souvenir, l'Italie, le soleil, sa jeunesse...

La femme de tantôt, celle qui avait indiqué le téléphone, s'étant approché, demanda :

– Vous avez parlé de meurtre tantôt ?

– Oui. Un homme, dans une Chevrolet noire, à quelques pas d'ici.

– Mon Dieu ! Mais c'est ce pauvre monsieur Bergevin !

– Vous le connaissez !

– Bien sûr ! C'est un commis-voyageur. Il a quitté l'auberge, il y a à peine une heure !

– Il logeait ici ?

– Depuis trois jours, oui. Il vend des machines pour les fermiers. Il vient faire son tour à tous les quatre mois environ. Pourquoi dites-vous un meurtre, ça peut pas être un accident ?

– Allez donc rhabiller cette fille !

– Roberto ! cria l'homme, raccompagne

madame.

L'Italien se leva, prit le bras de la danseuse et l'escorta hors de la scène.

– Non, ce n'est pas un accident, dit Michel qui revenait auprès de Diane.

– Il faut que ce soit un accident. Monsieur Bergevin est parti d'ici saoul mort.

– Seul ?

– Naturellement.

– Il était votre seul client ?

– Oui.

– Il a dû rencontrer quelqu'un sur la route.

– Sur ce petit chemin, par un temps pareil ? Vous êtes pas sérieux, fit le mari de la danseuse. D'ailleurs Bergevin qui voyageait depuis des années sur toutes les routes de la province et qui avait appris la prudence, n'aurait jamais fait monter un inconnu au beau milieu de la nuit.

– C'est un meurtre !

– Enfin, le chef de police verra bien. Pauvre monsieur Bergevin ! Après tout, il n'avait qu'à ne

pas tant boire.

Michel commanda des cognacs et Diane alla le rejoindre à une petite table. L'Italien revint avec sa guitare, s'assit sur la scène et recommença à gratter des vieilles mélodies.

Lorsqu'une auto s'arrêta.

– Ce doit être le chef de police, fit Michel en se levant. En effet, c'était lui. Un petit homme court aux cheveux en brosse et au visage de corsaire.

– Où est-elle ? demanda-t-il d'une voix furieuse.

Diane s'approchait. Le policier s'avança vers elle, le visage empreint de colère.

– C'est vous qui avez téléphone ?

– Mais oui...

– Je vous arrête. Au poste.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Michel d'une voix dure en s'approchant.

– Je vais vous apprendre moi à sortir les

honnêtes gens de leur lit pour rien. Il n’y a pas de mort sur le chemin, il n’y a pas de voiture non plus. Il n’y a rien. Vous aimez la boisson ? Vous allez apprendre ce qui arrive à ceux qui savent pas la porter.

– Minute !

– Y a pas une minute. Suivez-moi.

– Je crois que je puis tout expliquer, fit le mari de la danseuse. Il ne faut pas que tu t’emballes, Lucien, car ces gens sont peut-être de bonne foi. Bergevin est parti d’ici, saoul mort. Il a dû s’endormir au volant. Eux, ils ont cru qu’il était mort. Je suppose que le froid l’a réveillé et qu’il a continué son chemin.

– Vous avez croisé une voiture ? demanda Diane au chef de police.

– Non...

– Alors c’est que l’assassin a pu prendre la route nationale avant que vous vous engagiez dans le chemin qui mène à l’auberge.

– Vous me tombez sur les rognons, mademoiselle ! cria le policier blanc de colère, Je

veux bien vous pardonner de m’ avoir sorti du lit puisque monsieur explique si bien votre erreur. Mais faudrait pas me faire fâcher, hein ? Je pense même que vous devriez vous excuser.

– Laisse donc faire, dit Lemay en lui tapotant l’épaule. Si tu étais arrivé plus tôt, tu aurais vu Odile, elle était ivre-morte... Alors tu peux deviner...

– Elle a dansé ? demanda le policier avec des yeux agrandis.

– Eh oui...

– Ah... Eh bien, ça sera pour une autre fois.

– Viens donc faire un tour demain.

Diane, folle de colère, jeta :

– Deux chambres s’il vous plaît, nous restons.

La femme aux seins pointus lui fit signe de signer dans le registre.

– Je suis la propriétaire, dit-elle, mon nom est Gertrude Létourneau.

– Ah !

– Je suis désolée pour ce pauvre monsieur

Bergevin mais je crois que vous vous tracassez la tête pour rien à son sujet.

– Roberto, cria une voix, celle de Conrad Lemay, va coucher Odile, je l’entends marcher.

Le vieil Italien sortit de la salle.

III

– Il fallait me le dire que vous êtes journalistes, j’aurais pas...

Naturellement qu’il n’aurait pas, car il avait une peur bleue de ces gars qui peuvent venir à Saint-Armand, y faire un tapage d’enfer et lui faire perdre sa « job ». Non, il n’aurait pas engueuler Diane. Il jeta des yeux suppliants à Michel, puis dit :

– Pourquoi que vous laissez pas tomber, vous voyez bien que vous vous êtes trompé.

– Il avait le crâne ouvert, éjecta Dupuis.

– C’est ce que vous avez cru. Il faisait très noir. Vous n’aviez pas de lampe de poche. Vous admettez vous-même avoir simplement jeté un coup d’œil.

– Il avait le crâne ouvert !

– Il n’y avait pas de piste... la neige a tout

effacé.

– Il ne peut s’agir d’un accident, l’auto étant pas endommagée.

– Il faisait noir, répéta le policier, vous avez à peine regardé. Ou bien il s’est endormi à son volant car il était saoul. Très bien, très bien, vous me dites qu’il avait le crâne ouvert. Alors il ne s’est pas endormi, il est entré en collision avec une autre voiture qui a filé son chemin.

– Non, culpa Diane. C’est un meurtre.

– Pourquoi que vous vous entêtez pour rien ? Écoutez...

Il s’arrêta, reprit.

– Il aurait fallu qu’il prenne quelqu’un sur le chemin ?

– En effet.

– L’auberge, sur cette route-là, est la seule construction sur une distance de vingt milles. Qui donc aurait-il fait monter ?

– Sais pas, murmura Diane.

– Et vous dites que l’assassin, surpris par

vous, se serait caché pour ensuite disparaître avec le mort et la Chevrolet ?

– Oui.

– Ce qui suppose qu’il était à pied puisqu’on n’a pas vu d’autre voiture.

– Alors il était à pied.

– Et je vous ai dit que cette auberge est la seule construction sur la route.

– Ne pouvait-il pas venir de là ?

– Non.

– Comment le savez-vous ?

– Quand vous m’avez téléphoné, c’est-à-dire, quand on faisait disparaître le cadavre, qui avez-vous vu à l’auberge ?

– J’ai vu la danseuse, l’Italien, la propriétaire, mademoiselle Gertrude Letourneau et le mari de la danseuse, Conrad Lemay.

– Ce sont les quatre personnes qui habitent régulièrement l’hôtel, il n’y en a presque pas d’autres l’hiver, sauf des commis-voyageurs qui s’arrêtent, des types comme Bergevin. Vous

voyez bien que vous vous trompez. Ils étaient là tous les quatre, donc il ne s'agit pas d'eux.

– C'est impossible que l'on se soit trompé, balbutia Diane.

– Mais non ce n'est pas impossible, il arrive à tout le monde de voir des choses qui ne sont pas.

– Il manque quelqu'un, dit Michel.

– Mais non, je vous le jure.

– Qui lave les planchers, fait le feu, entretient la bâtisse.

– Vous avez raison, j'oubliais Laurent. Laurent, c'est un infirme dans la vingtaine. Il demeure tout le temps à l'auberge.

– Mais je ne l'ai pas vu, lui, s'écria Diane.

– Laurent aurait tué Bergevin puis fait disparaître son cadavre ? Allons donc.

– Mais c'est la seule explication possible.

– Laurent est en prison depuis une semaine pour attentat à la pudeur. Il n'a pas toute sa tête à lui. Le père de la fillette ne le poursuivra pas, vraiment il n'y a pas eu de dommage. Laurent ne

peut donc pas avoir tué Bergevin, puisqu'il n'était pas ici. Vous vous trompez. Avouez-le donc.

De guerre lasse, ne pouvant en sortir, Diane demanda :

– Parlez-moi donc de l'auberge et de tous ces gens.

Le chef de police respira. Il semblait bien qu'il avait gagné. Il dit :

– C'est tout un paquet de joli monde ! Vous voulez réellement savoir ?

– Oui.

– Bien, il y a la propriétaire : Gertrude Letourneau. C'est la fille du notaire de la place. Il est mort lui à présent. Comme elle ne trouvait pas à se marier, elle a acheté l'auberge et elle y a amené ce pauvre Laurent. Elle s'arrange très bien.

– Ah ?

– Oui, vous me comprenez elle et le pauvre Laurent, n'est-ce pas... Je crois bien que certains clients aussi... mais ça, je pourrais évidemment

pas en jurer.

– Les autres ?

– Vous les avez vus. Odile, son mari et l’Ialien. Ils sont ensemble, vivent ensemble et couchent quasiment ensemble. Conrad Lemay a déjà été publiciste pour un théâtre, je vous parle d’avant la guerre. Il s’est fait mettre à la porte à cause d’une histoire de vol, jamais éclaircie d’ailleurs. On ne l’accusa pas et c’est juste. Le résultat est qu’aucun théâtre n’a jamais voulu l’engager. Il a bu et rebu jusqu’à ce qu’il devienne publiciste de nouveau mais pour un petit cirque, une foire à gogos qui n’opère que l’été, et qui fait le tour de la province. Odile, sa femme, pauvre fille qu’il a repêchée dans la rue, donne son numéro de déshabillage progressif et Roberto travaille comme homme à tout faire, monte les tentes, aide ici et là, etc. Ça fait déjà une huitaine d’années qu’ils sont ensemble.

– Quel âge Odile peut-elle avoir alors ?

– Ouf... sais pas... trente-deux, trente-trois, je sais bien qu’on lui en donnerait plus. Mais c’est la boisson.

– Son mari n’a pas l’air de la porter dans son cœur.

– Il la traite comme la dernière puce du dernier chien. Vous avez vu hier ? Roberto, va coucher Odile ! Vous pouvez vous imaginer ce que le vieil Italien fait de la pauvre fille lorsqu’elle est saoule comme elle l’était hier.

– Et ce cancer ?

– La pure vérité. Y paraît qu’elle avait un certain nom il y a une dizaine d’années, qu’elle chantait admirablement bien et qu’elle était fort en demande.

– Vous savez pas sous quel nom ?

– Non.

– Et il y a longtemps qu’ils hébergent à l’auberge Gertrude ?

– Six ans.

– Ah !

– Tous les hivers. L’été, ils sont au cirque, l’hiver, chez Gertrude.

– C’est curieux, je ne vois pas pourquoi

Conrad Lemay traîne ce vieil Italien avec lui ?

– Moi non plus, répondit le chef de police. À moins que ce soit un compagnon de bouteille.

– Même à ça !

– Oui, parce qu’il y a des fois où Lemay jette à la tête de l’Italien tout ce qui peut lui tomber sous la main. Je l’ai vu moi, de mes yeux.

– Et l’Italien ? Vous savez quel âge il a ?

– Dans la soixantaine avancée. Rien n’empêche qu’il a déjà cassé une dent à Lemay. C’est pas un homme, c’est un arbre.

– Et ils continuent à demeurer ensemble ?

– Oui.

– C’est bien étrange.

– J’ai depuis longtemps essayé de résoudre le mystère. Dans le monde des artistes, vous savez...

– Je sais. Et il n’y a jamais eu une cinquième personne avec eux ?

– Pas depuis le temps que je les connais, depuis six ans.

– Et il est matériellement impossible que ce soit l'un d'eux qui ait fait disparaître le cadavre de Bergevin puisqu'ils étaient tous à l'auberge.

– C'est bien ce que je vous disais. Qu'est-ce que vous gagez avec moi que l'on va entendre parler de Bergevin sous peu. Il doit être quelque part en train de vendre ses machines agricoles.

– En tout cas, vous allez vous occuper d'une chose, capitaine, fit Michel.

– Ah ?

– Car je dépose une demande pour recherches concernant une personne disparue.

– Bergevin ?

– Naturellement.

– Faites pas ça, implora le policier, vous allez me créer des embêtements. Il va falloir que je fasse une enquête... Mais Bergevin, je ne sais pas où il est... Il doit être dans un village quelque part.

– Peu importe. Je veux qu'il soit retrouvé. S'il est vivant, je veux savoir ce qui lui est arrivé et quel miraculeux docteur l'a soigné.

– Miraculeux ?

– Il avait le crâne ouvert.

– Voilà que vous recommencez, fit le policier alors qu'un pli amer venait marquer sa bouche. Vous n'êtes pas sérieux.

Michel déposa officiellement sa plainte puis signa le papier de sa signature brusque. Après quoi, il quitta le poste de police avec Diane.

– J'ai soif, fit cette dernière. On remonte à l'auberge ?

– Le cognac est pas mal.

Diane acheta un journal. Dans la voiture, elle l'ouvrit et ne put retenir une exclamation.

On racontait que le corps d'un commis-voyageur avait été trouvé dans sa voiture, à demi-brûlé, mort à la suite d'un dérapement qui avait entraîné l'automobile dans un ravin. Il avait été identifié par ses papiers que l'on avait, retrouvés dans la boîte à gants. Quant au corps, il était absolument méconnaissable.

– Mon Dieu ! Michel !

– À présent, je ne sais plus quoi croire, fit le journaliste.

IV

Le docteur Duvivier écrasa son cigare malodorant, fixa tour à tour Michel et Diane, puis, haussant les épaules, dit :

– Je ne sais rien, je ne peux rien vous dire.

– Pourtant...

– La tête comporte une blessure, je l'admets, mais l'auto est démantibulée. Bergevin était dedans. Il est normal qu'il se fracasse quelque chose.

– Mais par la nature de la plaie, vous pouvez pas savoir...

– Parlez donc pas pour rien dire, vous l'avez pas vu le cadavre. Je vous le dis que je ne puis apporter aucune précision.

Diane remercia le docteur et entraîna Michel hors de la morgue.

– Comment le feu a-t-il pris ?

– Seigneur ! Diane ! Je crois que tu viens de mettre le doigt sur le bobo.

– Comment prend-il d’habitude ?

– L’essence se renverse sur le moteur qui est chaud et...

– Alors si nous allons là et nous trouvons les tissus de la banquette imbibés de kérosène, cela voudra dire que quelqu’un a mis le feu.

– Oui.

– Où est-elle l’auto ?

– Elle a été amenée au dépôt de la sûreté provinciale.

– On va voir ?

– Et comment !

Mais là aussi, ils se butèrent contre une ignorance de dix pieds d’épais. On pouvait rien dire. Toute l’auto avait flambé comme une allumette. Cependant il n’y avait pas de matière inflammable sur les restes de la banquette.

L’assassin s’est sans doute contenté de voir capoter la voiture. Le fait qu’elle a pris en feu est

une chance pour lui, voilà tout,

Fermement, Diane décida :

– Michel, tu lâches tout et nous nous occupons uniquement de cette affaire. Retournons au journal. Nous allons voir ce qu’il nous faut faire.

Au journal, Diane après avoir griffonné sur un calepin, déclara :

– Premièrement, Bergevin est parti seul de l’auberge puisque tout le monde s’y trouvait lorsque nous y sommes arrivés.

– Si tu veux.

– Or il a rencontré quelqu’un puisqu’il s’est arrêté. Il n’aurait pas fait monter n’importe qui, donc ce quelqu’un il le connaissait.

– Oui.

– Mais la route qui mène à l’auberge et qui continue vers le nord est vidée d’habitation sur une longueur qui frise vingt milles. Si tu te souviens, il faisait très froid.

– Qui donc pouvait bien être sur le chemin à attendre Bergevin pour le tuer, à une heure

pareille et par un temps pareil ?

– Mystère ! Mystère ! Prenons l'affaire d'un autre côté. Pourquoi aurait-on tué Bergevin ?

– Ça, j'ai une petite idée, fit Michel,

– Ah ?

– J'ai placé un coup de téléphone à la compagnie où il travaillait. Bergevin ne faisait pas que vendre des machines agricoles. Il vendait également de l'engrais pour le compte de son frère et il s'assurait de la collection. Il se pouvait qu'il eut pas mal d'argent ce soir-là.

– Qui l'aurait su ?

– Les gens de l'auberge ou l'un de ses clients.

– Il faut éliminer les gens de l'auberge. Un client ? Cela n'est pas bête. Il aurait pu l'attendre à un mille de l'auberge, lui faire signe...

– Il aurait fallu qu'il sache que Bergevin quittait ce pays ce soir-là ?

– Il a bien pu le lui dire.

– Et il l'aurait attendu comme ça, dans la neige ?

– Faut croire.

– Il faisait très noir, Bergevin était ivre, ça le docteur l'affirme, il est bien improbable qu'il reconnaisse l'homme enveloppé de neige qui lui envoyait la main.

– Selon toi, il ne se serait pas arrêté ?

– Selon moi.

– Pourtant, il a bien fallu qu'il ramasse son assassin quelque part puisqu'il est parti seul de l'hôtel et qu'il a été tué à peine un mille de distance.

– Alors un autre mystère !

– Pourtant nous avons acquis quelque chose de certain.

– Ah !

– Le mobile du vol. Bergevin n'avait pas son portefeuille lorsqu'on l'a trouvé dans la voiture.

– C'est toujours ça.

– Pourquoi que nous ne faisons pas une petite reconstitution ?

– Je t'écoute.

– Bergevin mort, l'assassin fuit avec la voiture.

– Oui.

– Donc il était venu à pied.

– Oui.

– Quelqu'un a pu le voir ? Il a peut-être passé des voitures sur le chemin ? Il s'est peut-être arrêté dans le village ? On l'a peut-être remarqué ?

– Tiens, cela est vrai,

– Puis après avoir fait capoter la voiture, l'assassin se trouvait de nouveau à pied. Alors on l'aura peut-être vu encore, peut-être qu'un automobiliste l'aura rencontré et lui aura donné un lift ?

– Je sais ce qui me reste à faire, fit Michel en se levant. Je sors un article dans le journal, je demande à quiconque a vu un homme dans les environs du lieu du meurtre, de l'accident, dans le village de Saint-Armand et dans l'autre, un homme qu'il ne connaît pas, aux allures étranges, de communiquer avec nous.

– C’est ça.

– Après ça, il ne nous restera qu’à faire une neuvaine.

– C’est ça.

L’édition sortit dans le journal du lendemain.

Deux heures plus tard, les appels commencèrent à rentrer au journal.

Tout d’abord, une fille de table dans le restaurant de Saint-Armand avait servi un repas la veille de la mort de Bergevin à un homme dans la soixantaine, un étranger, qui marchait en boitant quelque peu. Il était vêtu de guenilles.

Ensuite un automobiliste de Saint-Agathe, c’était près de cette ville que l’auto de Bergevin avait été trouvée, avait rencontré un vieillard qui marchait péniblement dans la direction de la ville.

– Il boitait ?

– Peut-être bien, je ne sais pas.

– C’était après l’accident ?

– Oui. Une heure après. Je me souviens d’avoir remarqué un rassemblement le long de la

route.

– Merci.

– De Sainte-Agathe on téléphonait. Le même vieillard avait été vu. Ce qui frappait chez lui, c'était son accoutrement de mendiant.

– Il boitait ?

– Maintenant que vous m'y faites penser, oui.

– Merci.

Ensuite c'était un garçon de taverne qui téléphonait pour parler du vieil homme qui avait bu comme un trou dans son établissement, sans ouvrir la bouche.

– Il parlait français ?

– Il n'a pas dit un mot. Il levait le doigt pour commander sa bière.

– Merci,

Après avoir accroché, Diane se demanda si le vieil homme était encore à Sainte-Agathe.

– Je ne le crois pas, fit Michel. Il a dû rentrer au bercail.

– Peut-être...

– Voilà ce qui élimine tout le monde de l'auberge. Je vois un peu ce qui a pu se produire...

– Ah ?

– Oui. Bergevin a vu le vieillard marchant péniblement sur la route. Pris de pitié, il l'a fait monter. Comme il était saoul, il lui a dit qu'il venait de conclure un bon marché, lui a parlé de son argent. Et l'autre l'a tué. Il allait le voler lorsque nous nous sommes arrêtés. Alors, il s'est caché, a attendu notre départ, etc...

– Avec quoi ?

– Avec quoi, quoi ?

– Qu'il l'a tué.

– Mais je ne sais pas.

– Et d'où venait-il ce vieillard qui boit ?

– Je ne sais pas.

– Et qui avance sur un chemin près duquel il n'y a qu'une habitation sur une longueur de vingt milles ?

Michel haussa les épaules.

– Il faut qu’il vienne de l’auberge, pas vrai ?

– Il faut qu’il soit venu de l’auberge.

– Mais le chef de police de Saint-Armand jure qu’il n’a jamais vu le quatuor augmenté d’une personne et cela depuis six ans.

– À quoi qu’il te fait penser notre vieillard mystérieux ?

– Mais je ne sais pas.

– Il te fait pas penser à Roberto ?

– Tiens, cela est vrai.

– Mais Roberto était dans l’auberge tandis qu’on fuyait avec le cadavre.

– Oui.

– Et Roberto ne boite pas ?

– Où veux-tu en venir ?

À ce moment, le téléphone sonna. Diane pour esquiver la réponse, décrocha le combiné. C’était le lieutenant Pascal. Bergevin, en tant que citoyen de la métropole, avait droit aux égards de la

sûreté.

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? demanda Pascal qui téléphonait à Diane.

– Rien, rien, lui répondit celle-ci. Tout va à merveille.

Elle raccrocha.

– Pascal s'énerve, dit-elle en riant à Michel.

V

Diane avait l'impression que c'était en détruisant le mystère qui se faisait autour des personnages qui habitaient l'hôtel Gertrude qu'elle arriverait à posséder la vérité.

Elle avait dit à Michel : Occupe-toi de mademoiselle Gertrude, moi je m'occupe du quatuor.

Et c'était pour cette raison qu'elle se trouvait ce matin-là dans les bureaux d'une agence théâtrale.

À peine fut-elle introduite dans le bureau de Moishe Hartman que celui-ci se leva et dit :

– Montre tes jambes.

– Mais...

– Allons petite, je n'ai pas de temps à perdre. Tu es assez bien tournée pour le reste. Allons montre.

Diane protestait encore qu'il mettait la main à la jupe. Elle lui donna une tape sur le crâne.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit le Juif en se relevant.

– Je ne viens pas pour un emploi, je viens pour un renseignement.

– Dommage, tu ferais une très jolie danseuse. Tu veux que je te présente à quelqu'un. Deux cents dollars dans un mois. Ça va ?

– Mais pas du tout.

– Dommage... dommage... je me cherche une bonne danseuse. Qu'est-ce que tu veux ?

– Vous avez déjà connu une diseuse qui a eu un cancer de gorge ?

– Dolly ? Bien sûr... Pauvre petite. Elle est morte à ce qu'on me dit ?

– Mais pas du tout. Elle est mariée à Conrad Lemay.

– Cette crapule ! Tu sais ce qu'il a fait il y a une dizaine d'années ? Non ? Il a fauché la caisse d'un vaudeville. Mais pourquoi que tu demandes

tout ça ? Montre donc tes jambes ! Pour me faire plaisir ! Je pourrais faire ta fortune ! La Lili Saint-Cyr canadienne. Magnifique.

Diane leva sa jupe jusqu'aux genoux en riant. Le petit Juif lui plaisait. Et comme il paraissait en savoir long, elle ne voulait pas l'effaroucher.

– C'est pas des jambes que tu me montres, ça c'est des pattes de poulets.

– Merci beaucoup.

– D'habitude, il y a quelque chose au-dessus du genou. Ah... magnifique. Si tu veux, je fais préparer ton contrat.

– Vous avez entendu parler de Roberto Ansciotti ?

– Les Calabrais. Numéro d'équilibristes épatant ! Dommage ! Dommage !

– Pourquoi dommage ?

– Que tu ne sois pas en maillot, je pourrais faire venir le photographe.

– Qu'est-ce qui est arrivé aux frères Calabrais ?

– Umberto a tombé en bas de la trapèze et est retourné en Italie, à Naples pour ruminer son mauvais sort. Tu veux un maillot ?

– Mais non. Ils étaient vraiment frères ?

– Mais non, tu penses bien. Umberto se nommait Frascetti. Roberto et Umberto, une paire colossale. Même qu'ils auraient eu une offre du cirque de Clyde. Mais il y a une mèche de ça.

– Longtemps ?

– Trente ans.

– Et vous êtes sûr que Umberto est retourné en Italie ?

– À Naples, oui.

– Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre, Roberto ?

– Il a continué à travailler seul, puis il s'est jeté sur la bouteille. Ensuite je ne sais plus. Rejette les épaules. Magnifique. Vraiment, ça ne te dit rien de devenir millionnaire.

– Pas tout à fait.

– Tu acceptes de devenir danseuse et tu es gentille avec moi et je te rends aussi célèbre que

Lolo.

– Parlons donc de Dolly.

– Son vrai nom est Odile Meunier. Canadienne pure laine. Alors elle a épousé cette crapule ? Bien dommage pour elle. Qu'est-ce qu'elle fait ?

– Strip-teaser pour un petit cirque ambulante.

– Pauvre elle. Sa gorge ?

– Perdue à jamais.

– Bien de valeur.

La porte s'ouvrit et une jeune juive passa la tête. Moishe cria :

– Envoie le photographe, j'ai une future étoile dans mon studio.

– Arrêtez-vous donc, dit Diane.

– Millionnaire ?

– Ça, ça m'intéresserait mais c'est d'être gentille avec vous qui m'inquiète.

Le petit Juif tapa la fesse ronde de Diane.

– Le succès, ça se gagne.

- Bon... moi à ce prix-là, j'achète pas.
- Comme tu voudras. Tu es pour un journal ?
- Oui.
- Alors tu diras du bien de moi.
- Pour sûr, fit Diane en riant. Bonjour.
- Bonjour. Et si tu t'ennuis, si tu as du chagrin, arrête un peu.
- Ah ! celui-là ! fit Diane en quittant l'imprésario.

Elle se rendit au journal.

– Michel, télégraphie à la police de Naples, tâche de savoir ce qui est advenu d'un certain Umberto Frascetti, ex-partenaire de l'Italien que nous connaissons déjà. Ils étaient partenaires sur la haute trapèze. Umberto a eu un accident. C'est sans doute lui notre vieillard qui boite.

Le télégramme arriva deux jours plus tard. Umberto avait quitté l'Italie pour le Canada, il y avait dix ans.

Durant ce temps, Diane s'était mise à la recherche de renseignements concernant Odile et

avait appris qu'elle travaillait à Montréal lorsqu'elle avait été prise de la terrible maladie qui devait briser sa carrière. Se jetant dans la danse, elle avait connu un succès moyen car ses possibilités physiques étaient assez restreintes. Elle avait tombé sur ce petit cirque dont Lemay était le publiciste.

– Et pour lequel Roberto travaille comme homme à tout faire, ajouta-t-elle pour Michel qu'elle mettait au courant de ses dernières découvertes.

– Bravo Diane, tu fais un travail splendide.

– Et toi ?

– J'ai appris une chose, une seule concernant Gertrude la propriétaire de l'auberge.

– Ah ?

– Elle l'a achetée d'un dénommé Stevens qui préférait avoir un club à Montréal. Tu sais qui a manœuvré la vente pour Stevens ?

– Non.

– Conrad Lemay.

- C’est comme ça qu’ils se sont connus.
- Bon.
- Et Stevens ?
- Oui.
- Il n’y est plus.
- Comment, il n’y est plus ?
- Disparu, envolé.
- Ça fait longtemps ?
- Huit ans.
- Ah !
- Je sais autre chose.
- J’écoute.
- Lemay, qui est marié à Odile depuis six ans, allait voir régulièrement Gertrude avant. Depuis l’achat de l’auberge.
- Pendant deux ans alors.
- Oui.
- Et ce n’est qu’après qu’il eut épousé Odile qu’il commença à hiverner à l’auberge ?

- Oui.
- Et d’amener Roberto ?
- Oui. Et puis je sais autre chose...
- Ce que tu peux être cachotier !
- L’auberge fonctionne au ralenti depuis que Gertrude s’en occupe.
- Ça, je l’avais bien deviné.
- Y a pas de cuisinier, pas de fille de chambre, pas de domestique, sauf ce pauvre Laurent Gratton qui est ni plus ni moins qu’un esclave mais qui ne saurait vraiment contribuer à faire marcher un hôtel.
- Or ?
- Or, le compte de banque de Gertrude est plein aux as !
- Curieux ?
- Son chiffre d’affaires est exorbitant.
- Et comment l’expliques-tu ?
- Sais pas, fit Michel en haussant les épaules.
- Moi, je sais, dit Diane, et je crois que nous

sommes en présence de l'affaire la plus terrible que j'ai jamais vue.

– Comment ça ?

– Nous retournons au village de Saint-Armand... avec des pics et des pelles. D'ici là, mets-toi en communication avec Yvan et tâche de savoir s'il n'aurait pas un dossier pour Umberto Frascetti, le partenaire de Roberto sur la haute trapèze. Si oui, tu te mettras en communication avec tous les gens qui ont téléphoné au journal au sujet du vieillard qui boite.

– Tu crois que c'est lui ?

– J'en suis sûre.

VI

Umberto Frascetti avait un dossier. Il avait été arrêté une douzaine de fois pour ivrognerie. Son domicile habituel était sur la rue Saint-Dominique.

– Va me le chercher, Michel, dit Diane sitôt qu'elle eut en main la photo qu'Yvan avait la gentillesse de lui prêter.

Michel partit. Diane déclara à Louise, la secrétaire du journaliste, qu'elle montait à Saint-Armand et que s'il mettait la main sur l'Italien de le garder jusqu'à son retour ou jusqu'à ce qu'elle communique avec lui.

Louise, ex-amie du journaliste, dit oui en roulant des yeux meurtriers. C'était Diane qui lui avait soufflé son amoureux.

Le chef de police de Saint-Armand grimaça lorsqu'il vit l'aventurière.

– Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?
demanda-t-il d'une voix mauvaise.

– D'abord, répondre à une question.
Connaissez-vous un vieil homme, un vieil
homme qui boite ?

– Non.

– Bon, si je vous donne mille dollars combien
de paire de bras pouvez-vous me trouver ?

– Pourquoi faire ?

– Répondez.

– Une cinquantaine.

– Et des pelles et des pics ?

– Oui. Mais...

– Alors voici l'argent, allez me chercher votre
monde, je vous attends ici.

– Mais pourquoi faire ?

– Pour mettre le nom du village de Saint-
Armand sur la mappe du monde et faire voler
votre nom aux quatre coins du pays.

– Je ne comprends pas.

– Pas nécessaire, vous verrez bien plus tard.

Il était trois heures de l'après-midi lorsque Diane partit à la tête de son contingent.

Son objectif était la montagne derrière l'auberge.

– Retournez-moi tout le sol à une profondeur de trois pieds, dit-elle.

– Qu'est-ce qu'on cherche ?

– Si vous trouvez ce que je pense que vous trouverez, cette question ne mérite pas de réponse.

Ce fut à cinq heures de l'après-midi que le premier cadavre fut exhumé.

Par les restes, on jugea qu'il avait dû être enterré il y a trois ans.

Le corps était nu, aucun vêtement alors ne permettant une identification.

Le crâne montrait une brisure, comme si le mort avait reçu un coup de hache sur la tête.

À cinq heures, on avait sorti quatre cadavres de la montagne.

À Diane, le chef de police, couvert de sueurs, disait :

– Il y en a peut-être d'autres à venir.

– Peut-être une dizaine en tout !

– Mais qui sont-ils ?

– Probablement tous des commis-voyageurs.

On trouva un couple cependant, des corps jeunes.

– Des amants ou des nouveaux mariés ceux-là. Justement, ils avaient des alliances neuves.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! hurla le capitaine, s'il fallait qu'il y en ait d'autres.

Il y en eut huit en tout.

– Vous montez à l'auberge ?

– Mais pourquoi faire ?

– Capitaine, je crois que vous êtes stupide,

Ce fut Conrad Lemay qui vint à la rencontre du policier et de Diane,

– Qu'est-ce que vous faites là-bas ? s'enquit-il d'une voix calme. Mais ses yeux trahissaient

qu'il savait.

– Nous avons découvert huit cadavres, bégaya le chef de police en tendant une main machinale.

– Des cadavres de quoi ?

– Faites pas l'idiot, Lemay, cria Diane.

– Ne fais pas l'idiot, mademoiselle.

– Sept hommes et une femme.

– Vous vous payez ma tête ?

– Pas le moins du monde.

– Mais c'est terrible ce que vous dites là, absolument inouï ! Comment expliquez-vous la chose ?

– Nous supposons que ces personnes ont un jour ou l'autre logées à l'auberge et qu'ils ont été tuées par la suite.

– Je vous vois venir, dit tranquillement Lemay, et je n'aime pas du tout voir ce que vous pensez.

– Pouvons-nous fouiller l'hôtel ?

– Mais naturellement. Durant ce temps, je vais

prévenir la colonie. N'est-ce pas, le genre d'accusation que vous semblez vouloir porter contre nous mérite que l'on fasse un petit conciliabule.

– Faites ce qui vous plaira.

En aparté, Diane souffla au policier :

– Emparez-vous de Laurent Gratton. Vous dites qu'il n'est pas intelligent, peut-être réussirons-nous à lui faire dire quelque chose.

– Entendu.

Diane passa l'auberge au peigne fin malgré les cris de Gertrude Létourneau qui semblait être devenue hystérique.

Lemay enferma Odile, sa femme, dans sa chambre.

Ce fut dans la cave que Diane trouva le réduit qu'elle cherchait. Un sommier pourri, exhalant une odeur fétide. L'ancre du tueur Umberto Frascetti.

Elle remonta à la surface pour entendre le chef de police lui dire :

– Je viens de faire amener Laurent. Roberto n'est pas là.

– Laissez des agents, faites surveiller le groupe. Il ne faut pas que personne s'évade.

Après quoi, elle téléphona à Montréal. Michel était revenu bredouille.

– Roberto est allé prévenir l'autre, lui expliqua Diane. Lance la police dessus.

– Pourquoi faire ?

– Nous venons de trouver huit cadavres derrière l'auberge.

Il y eut une pause au bout du fil, après quoi, Michel dit :

– C'est vrai ça ?

– Absolument.

– Bon, je vois Yvan et je me charge de tout. Toi ?

– Je reste ici. Je continue à fouiller puis je parle à Odile. Sait-on jamais ce qu'on peut tirer d'elle une fois qu'elle sera saoule.

– Bonne idée...

Diane raccrocha.

Gertrude et Conrad Lemay étaient assis dans le hall de l'hôtel. L'homme fumait et semblait absolument pas affecté par ce qui se produisait. Lorsqu'il vit Diane, il se leva, sourit et dit :

– À mon tour à présent. Naturellement que vous permettez que je parle à mon avocat ?

– C'est votre droit, répondit Diane durement.

– Vous êtes trop aimable.

Une fois qu'il fut de retour auprès de l'aventurière, Lemay demanda :

– En somme, quelle est votre accusation ?

– Oh... tout simplement d'avoir attiré ici de pauvres commis-voyageurs et de les avoir fait assassinés par Umberto Frascetti, l'ex-partenaire de Roberto.

– Rien que ça ?

– Rien que ça.

– Et qui accusez-vous ?

– Tout le monde.

– Donc : Odile, Gertrude, Roberto, cet Umberto que je ne connais pas, Laurent je suppose et moi-même.

– Oui.

– Ça fait pas mal de monde. Et vous dites que c'est ce Frascetti qui tuait ?

– Oui.

– Donc pas Odile, Gertrude, Roberto, Laurent, ni moi non plus.

– Non.

– Alors de quoi accusez-vous Odile, Gertrude...

– Taisez-vous !

– Répondez à la question.

– De complicité.

– Nous serions complices de ses crimes ?

– Oui.

– Cet Umberto vous l'a dit ?

– Je ne sais pas où il est.

– Alors de qui le tenez-vous ?

- Je l’ai deviné.
- Vous savez... les devinettes, devant le juge... ça prendrait une preuve plus solide.
- Je la trouverai.
- Il faudrait que cet Umberto avoue tout.
- Il le fera.
- Je suppose que vous savez où il est ?

Diane frémit. Umberto était quelque part et Roberto était avec lui. Il allait le tuer. Et personne ne pourrait expliquer officiellement la présence des cadavres derrière l’auberge. Umberto tuait mais pour le compte de qui, la preuve resterait à faire.

VI

L'atout principal restait donc Odile que la boisson pouvait rendre loquace.

Afin d'avoir les coudées franches, Diane obtint du chef de police qu'il amena Gratton, Conrad Lemay et Gertrude Létourneau au poste de police afin de faire des positions officielles. Lemay tempêta mais le policier fut catégorique et il chargea les trois personnes dans une patrouille.

Diane resta donc seule dans l'auberge avec Odile d'enfermée dans sa chambre.

Elle monta la voir. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle trouva l'ex-diseuse, assise sur le bord de son lit.

– Nous sommes seules Odile, lui dit-elle simplement.

– Ça me reprend, répondit la femme.

– Quoi... de quoi voulez-vous parler ?

- Ma gorge... Ça recommence.
- Vous voulez dire...
- Mon « cancer », oui. J’ai vomi le sang tantôt... Dans une semaine, je ne pourrai plus parler. Il faudra m’hospitaliser de nouveau. Cette fois, je crains bien que ce sera la fin.
- Écoutez...
- Non... N’essayez pas, je vous en prie, de me faire parler. Je ne dirai rien.
- Tous ces pauvres hommes, ce jeune couple, ça ne vous fait rien ?
- J’ai un cancer dans la gorge. J’ai un cancer sur moi, qu’est-ce que vous pensez qu’il peut y avoir d’autre pour m’intéresser ?
- Vous étiez tous d’accord, n’est-ce pas ? Vous et votre mari, Gertrude, les deux Italiens, même le pauvre Gratton. C’était comme un camp de concentration allemand avec son officine pour les exécutions.
- Faites pas du cinéma, voulez-vous ?
- Pourtant, c’est la vérité que je vous dis.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je suis aussi surprise que tout le monde qu’il y avait des cadavres dans la montagne.

– Vous savez bien, Odile, qu’il va y avoir une enquête monstre, que l’univers entier sera bouleversé, que le gouvernement mesurera ni le temps, ni les hommes, ni l’effort.

– Je ne sais rien.

– Pourquoi protégerez-vous un homme comme Conrad Lemay qui laissait le vieil Roberto profiter de vous quand vous étiez ivre-morte.

– Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde.

– Vous allez défendre un homme comme ça ?

– Je ne parle pas.

– Le jeune couple, vous y avez pensé au jeune couple...

– J’ai soif.

– Allons en bas.

Elles descendirent. Diane laissa Odile se servir. À peine l’alcool coulait-elle dans sa

bouche que la danseuse rugit et se mit à baver le sang. Elle s'effondra :

– Vous voyez, j'ai une tumeur suppurante dans la gorge... vous voyez bien que c'est fini.

– Racontez-moi tout, Odile, je vous en supplie... puisque vous allez...

– Mourir ?

– C'est vous-même qui le dites.

– Je ne parlerai pas. D'ailleurs à quoi vous servirait mon témoignage ? Conrad est mon mari. Je ne puis témoigner contre lui.

– J'ai trouvé le réduit d'Alberto dans la cave.

– Ah...

– Vous voyez bien que je sais.

– C'est inutile, vous me couperiez en petits morceaux, que je ne parlerais pas.

– Mais pourquoi ? pourquoi ? s'exclama Diane.

– Parce que je l'aime !

– Vous aimez ce monstre ?

– Oui.

– Qui a fait tuer tant de pauvres gens ?

– Je ne sais rien de cela !

– Qui vous laissait tripoter par un vieil homme dégoûtant ?

– Conrad ne m'avait épousée que pour me permettre de mourir convenablement. Je lui en garderai une reconnaissance éternelle.

– Vous me dépassez. Je n'arrive pas à vous comprendre, à expliquer votre attitude et votre comportement.

– Comprenez une seule chose tout de même.

– Quoi ?

– Que je ne parlerai pas.

Odile regarda Diane avec hostilité, mit sa haine en veillesse pour dire :

– À présent, laissez-moi seule, voulez-vous ? J'ai bien le droit de vous demander ça.

– Oui... comme vous voudrez. Mais laissez-moi vous dire une chose.

– Je vous écoute.

– Nous allons aller au bout de cette affaire, que vous le vouliez ou non.

– Cela m'est égal. Quand vous serez, comme vous dites, au bout de votre affaire, je serai probablement en train de souffrir comme dix sur un lit d'hôpital. Alors, vraiment, tout le reste me sera égal.

Diane quitta la sinistre auberge et se rendit auprès du chef de police. Celui-ci la reçut malheureusement.

– Ils sont partis... murmura-t-il.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

– Je dis que je viens de les laisser partir.

– Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

– Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse d'autre ? L'avocat de Conrad Lemay s'est amené directement de Montréal. Il m'a mis sous le nez un cautionnement en blanc, je n'avais qu'à y inscrire le montant.

– Mais vous n'êtes pas juge ?

– Justement. Alors, comme il fallait que je me rabatte sur l'enquête pour conserver les détenus et que celle-là à vrai dire n'incrimine pas Lemay, j'ai dû le libérer. Il a insisté pour que je fasse de même pour les autres détenus, j'ai dû obéir.

– Où sont-ils à présent ?

– Sais pas...

– Il y a longtemps que vous les avez libérés ?

– Deux heures.

– Donc, ils ne sont pas retournés à l'auberge, j'en arrive.

– Je crois que mademoiselle Gertrude et son vaurien de Laurent Gratton ont loué des chambres dans l'hôtel. Je ne puis le jurer mais je les ai vus prendre cette direction.

– Et Lemay ?

– Il a marché du côté du dépôt.

– Il y avait un train cette nuit ?

– Qui est passé il y a un petit quart d'heure, en direction de Montréal.

– Faudrait savoir si Lemay a un appartement à

Montréal.

– Il en a un, répondit le policier.

– Mais comment le savez-vous ?

– Bien, il a déjà laissé une note au bureau de poste pour que sa correspondance soit expédiée à une adresse de Montréal. Faut croire que lorsqu’il s’absentait, il ne voulait pas que sa putain de femme mette la main sur son courrier.

– Ne dites pas ça d’elle, murmura Diane. Ne dites pas ça d’elle.

– C’est pas catholique de montrer son derrière comme elle le fait chaque fois qu’il y a un homme nouveau dans l’auberge, ou même quand il n’y en a pas, simplement par vice.

– Vous en avez profité ?

– Ça ne m’empêche pas de la juger.

Diane se refusa de faire entendre raison au policier, demanda plutôt :

– Vous l’avez l’adresse de Lemay ?

– Une minute.

Après une recherche, l’homme dit :

– 1407 Stanlay.

– Merci.

– Vous avez l'intention d'aller là ?

– Pas moi.

– Alors ?

– Je veux faire surveiller la maison. Sait-on jamais, peut-être que le tueur cherchera regure là. Peut-être que Roberto s'y rendra. Avec une bonne filature, on est toujours certain d'apprendre quelque chose.

– Possible, fit le policier, mais avec un air dubitatif.

À peine en possession de l'adresse de Lemay, Diane téléphonait à Montréal, rejoignait Michel Dupuis au journal qui apparemment attendait de ses nouvelles.

– Michel, cours à l'adresse que je te donne, monte la garde, je descends au journal. Tu pourras communiquer là avec moi si quelque chose d'anormal se produit.

– L'adresse de qui ?

- Lemay.
- Ah... bon. Je descends tout de suite.
- Je serai au journal dans deux heures.
- Entendu.

Diane arriva à la salle de rédaction du journal La Trompette, pour prendre connaissance d'un message.

Michel l'attendait au 1407 Stanley. Quelque chose de terrible venait de s'y produire.

Lorsqu'elle s'y rendit, elle trouva Michel en compagnie du lieutenant Pascal.

Et aussi, Conrad Lemay, étendu sur le tapis dans une marre de sang.

VIII

– Qu'est-ce qui s'est produit ? demanda-t-elle en détournant ses yeux du cadavre.

– Nous ne le savons pas exactement, répondit Pascal, mais je crois que c'est un règlement de compte.

– Entre qui ?

– Entre Lemay évidemment et les deux Italiens.

– Quoi ? Roberto est en compagnie du tueur ?

– Oui.

– Comment le savez-vous ?

– Le concierge, répondit Pascal, laconiquement.

– Mais je comprends, s'exclama Diane.

– Tu comprends quoi ?

– Roberto a été envoyé pour éliminer Umberto

Fraschetti, le tueur, car il était devenu dangereux. Il n'a pas pu le faire. C'étaient des amis de trente ans. Il a préféré se mettre avec lui contre Lemay. Ils sont venus se réfugier ici. Umberto, sachant que Lemay, voulait le faire tuer ne devait pas porter ce dernier dans son cœur. Il l'a tué, l'a volé et ensuite a pris la fuite avec le guitariste.

– Pour le voler, il l'a volé, déclara Pascal. Il y a un petit coffre-fort dans un mur. Il a été ouvert.

– Défoncé ?

– Non, ouvert par Lemay.

– Ils lui ont demandé de l'argent, tué ensuite.

– Le médecin juge la mort à une demi-heure.

– Ah ! Donc, ils ne sont pas loin. Je me demande combien d'argent, ils ont. Et où ils vont aller.

– Je donne l'alerte sur le champ. Ils ont agi comme des idiots.

– Comment ça ?

– Ils sont partis avec la voiture de Lemay. Il avait une petite chevrolet qu'il gardait ici à

Montréal. J'ai le numéro de la plaque, la description.

– Comment ?

– Il avait ses papiers sur lui.

– Et tu es sûr qu'ils sont partis dans cette voiture ?

– Elle manque au garage.

– Ah ! Mais il faut donner l'alerte.

– C'est presque fait. Ils sont bloqués, ils ne pourront quitter l'île.

– Je respire... fit Diane. Michel, tu téléphones à l'auberge, tu préviens Odile de ce qui vient de se produire.

– Entendu.

– Non. Attends une heure avant de le faire... laisse-moi m'installer au volant de ma Buick et grimper là-bas. Je veux être dans l'auberge au moment où tu téléphoneras.

– Une heure et demie alors.

– Oui.

– Que vais-je dire au juste ?

– La vérité, toute la vérité. Si elle ne te croit pas, dis-lui alors de communiquer avec Yvan. Il faut qu'elle soit convaincue que Lemay a été tué par Umberto et le guitariste. Peut-être que comme ça... j'arriverai à la faire parler.

– Oui, c'est une chance à courir.

Diane salua le limier, le journaliste, puis sortit vivement de l'appartement.

Quelques minutes plus tard, elle filait directement dans la direction de Saint-Armand.

– Que va faire Odile en apprenant la vérité ? Il faut qu'elle parle, il faut qu'elle déclare tout ?

L'auberge était silencieuse et éteinte. Diane ouvrit la porte, grimpa à la chambre d'Odile.

Elle était quelque peu en retard, à cause de toute cette neige qui était tombée et Michel avait certainement téléphoné à la jeune femme.

Le silence et l'obscurité lui faisait peur. Elle s'attendait tellement à voir les choses différemment.

Elle ouvrit la porte de chambre d'Odile. Elle ne put retenir une exclamation.

– Mon Dieu !

Le corps balançait au bout d'une cordelette, fixée à un crochet dans une poutre qui traversait le plafond.

Il y avait une chaise de renversée.

Diane l'installa sur ses pattes, monta dessus, souleva le corps en enfermant les cuisses dans ses bras. Odile était légère comme une fillette. Elle réussit à lever le corps de quelques pouces, de le courber sur son épaule, ce qui lui permit de dégager un bras. Alors, elle s'escrima sur le nœud coulant. La corde avait pénétré à un tel point dans le cou qu'on ne la voyait presque plus.

Une fois le corps dégagé, Diane descendit de la chaise.

Odile respirait. Elle vivait. Donc elle vivrait.

Elle n'avait dû se pendre que quelques instants plus tôt. Tout de suite après que Michel eut téléphoné.

Diane renversa le corps de la jeune femme sur

le sofa, se mit à genoux au côté et appuyant ses paumes à la base des reins, exerça une pression lente mais profonde dans la direction des poumons. Le diaphragme ainsi comprimé força l'air des poumons hors des bronches, réclamant par le fait même un air neuf et Odile se mit à toussoter.

– Merci mon Dieu ! murmura Diane.

– Vous, vous... balbutia-t-elle en reconnaissant la jeune femme à ses côtés.

Puis :

– Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Fait quoi ? demanda Diane.

– Pourquoi m'avez-vous pas laisser morte ? Je l'étais presque... Vous auriez pas dû...

– Umberto, le guitariste, ils ont tué votre mari. Vous n'avez plus personne à protéger à présent ? Dites-moi la vérité.

– Oui, oui...

– Je vous écoute.

– Gertrude et Conrad se connaissaient depuis

que Conrad lui avait fait acheter l'auberge. Savez-vous qu'elle était honnête ? Vierge, je veux dire... avant de rencontrer Conrad. Conrad est un tombeur de femmes. Je ne sais pas ce qui nous prend d'aimer des types comme ça. Prenez, moi par exemple, lorsque je l'ai vu au cirque, j'en suis devenue folle. Roberto travaillait au cirque également. Un jour, il est venu trouver Conrad. Ils étaient amis. De la même race, quoi ! Des ivrognes avec un cynisme qui aurait fait peur à Hitler lui-même. Roberto voulait de l'aide, de l'argent, beaucoup d'argent.

– Pourquoi ?

– Umberto qui était revenu d'Italie avait tué un homme. Il fallait de l'argent pour acheter une voiture, filer.

– Conrad lui en a donné ?

– Il en avait pas. Puis je crois que le lendemain, Roberto s'est amené avec un chèque. Le type venait de recevoir ça par la malle. Douze mille dollars pour la vente d'un tracteur. Conrad le changea, avec une carte d'identité qu'il fit faire, garda cinq mille dollars pour sa

commission et remit le reste à Roberto. Roberto et l'autre firent disparaître le cadavre, je sais pas comment. C'était à l'automne ça. Le cirque fut fermé. Conrad m'épousa en novembre et nous montâmes nous installer à l'auberge. Roberto ne venait pas encore. L'année d'après, en plein hiver, Roberto s'amena de nouveau. Et encore il avait un chèque. Ils y prenaient goût, Umberto et lui. Conrad fit encore le change, se garda une commission énorme. L'idée germa dans sa tête. Gertrude vieille folle, accepta d'entrer dans la combine. Il en parla à Roberto qui ne dit pas un mot et alla préparer un lit pour le tueur dans la cave.

– Seigneur...

– Quel risque pouvait-il y avoir... On tuait des commis-voyageurs, on les enterrait dans la montagne. Umberto tuait et disparaissait. Il allait se terrer dans Montréal, buvait tout son argent, revenait, attendait, tuait de nouveau puis repartait. Durant six ans qu'il a fait ça...

– C'est épouvantable..

Y paraît qu'en France, la même chose s'est

déjà faite...

– Mais le jeune couple.

– Ceux-là...

– Ils avaient de l'argent ?

– Non... un peu quoi ! Une petite niaiseuse d'Américaine dont Umberto avait le goût.

– Quoi !...

– Il a donné un coup de hache dans la tête du mari, a gardé la femme, puis lui a donné un coup de hache à elle aussi.

– Taisez-vous !

– Il se servait d'une espèce de hachette, vous savez comme en ont les scouts ?

– Oui, oui...

– Eh ! bien voilà, c'est tout.

– Vous allez être mise sous arrêt Odile.

– Qu'est-ce que vous pensez que ça peut me faire à présent ?

– Rien bien sûr...

– Gertrude et Laurent Gratton ?

– La corde.

– Bon, ça me fait plaisir. Je n’ai jamais aimé Gertrude et Laurent est mieux mort que vivant avec la tête qu’il a.

– Venez, venez Odile que nous finissons cette histoire épouvantable.

Diane, qui aurait voulu prendre un congé après cette affaire sordide entre toutes, dut prendre son courage à deux mains en lisant le journal ce matin-là.

Une heure plus tard, elle expédiait un télégramme à Julius Monet qui devait faire frire son ventre sur une plage ensoleillée de Tahiti.

Dans le télégramme, elle disait qu’elle allait le rejoindre.

Affaire formidable !

Qu’est-ce que le journal pouvait-il donc contenir pour avoir la force d’expédier Diane à l’autre bout du monde comme ça ?

Cet ouvrage est le 524^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.